

La captivité des oiseaux

Autor(en): **Lang, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions : aînés**

Band (Jahr): **28 (1998)**

Heft 5

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-826687>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La captivité des oiseaux

Le chant de l'oiseau en cage est probablement l'un des plus beaux cadeaux qu'ait pu faire la création à celui qui, vivant solitaire, ne peut, pour des raisons de commodité, détenir un chat ou un chien.

Je sais... Pierre Perret nous a, en son temps, conseillé «d'ouvrir la cage aux oiseaux» et s'il est vrai que la détention est une habitude humaine pouvant faire grincer les dents de certains, je ne pense pas que cette pratique soit pourtant totalement à proscrire. Bien que personne, et moi le premier, ne puisse nier que nulle part ailleurs que dans le ciel se trouve pourtant la vraie place des oiseaux!

Mais ceux détenus en captivité proviennent de géniteurs dont l'organisme a subi une évolution ayant transformé leur comportement au fil des années. On peut raisonnablement avancer que toute nostalgie des grands espaces a disparu chez les races figurant le plus souvent dans les cages trônant dans bien des foyers romands. Cela parce que, par croisements successifs réalisés par les bons éleveurs (il en existe!), des facteurs de «sédentarisation» sont apparus, permettant à ces créatures de supporter une manière de vivre qui ne fut effectivement pas celle de leurs lointains ancêtres.

Ajoutons encore à cela que, si notre faculté de «rêver» permet de suppléer au manque de «vécu», il n'en va pas de même pour les animaux dont la mémoire «imaginative» est extrêmement faible, sinon inexistante. Et de toute façon, un rossignol, un canari, un serin ou une perruche ne survivrait pas à l'ouverture de sa cage. Cette liberté, il la paierait de sa vie, mis à mort par d'autres espèces qui, elles, jouissent d'une indépendance, toutefois bien plus limitée qu'on ne l'imagine, par les lois de l'équilibre naturel.

Or, lorsque la captivité répond à tous les critères indispensables au bien-être de l'oiseau, celui-ci sait de mille manières témoigner de sa gratitude à l'égard de celui ou de celle qui sait s'en occuper. Il peut même souffrir du départ de l'humain en compagnie duquel il vivait. Ainsi l'histoire survenue à Jarrow, en Angleterre, où vivait William Milburn, caissier de la banque locale. Parvenu à l'âge de la retraite, sa distraction consistait en de longues promenades dans les parcs avoisinants, où il conversait avec les oiseaux venant picorer les graines qu'il dispensait.

Ce qui ne l'empêchait pas, de retour «at home», de vouer une tendresse particulière à «Singybird», un rossignol partageant son existence depuis une dizaine d'années. Un oiseau qui, d'ailleurs, passait la majeure partie du temps hors de sa cage, égayant comme pas un le calme feutré de la demeure.

Mais en 1952, lors d'un hiver particulièrement rigoureux, le bonhomme contracte un refroidissement et meurt.

«Singybird» perçut certainement l'événement et, durant tout le temps que le corps de son maître fut veillé par des proches, s'abstint de troubler un silence lui paraissant inquiétant. Le surlendemain, des hommes emportèrent le cercueil vers l'église et le cimetière. Alors que les premières pelletées de terre recouvraient le cercueil, un habitant de Jarrow, passant par hasard devant le domicile du défunt, entendit les plus merveilleuses notes jamais filées par un oiseau...

Puis le chant cessa brutalement et le promeneur reprit sa route sans se douter qu'il avait été l'unique témoin d'un petit drame étonnant. Ce furent les héritiers qui, de retour dans la demeure, découvrirent «Singybird», couché sur le sol de la cage, les ailes repliées le long du corps. Il était mort et son petit souffle de vie était parti bien loin, très haut, en un lieu où l'on se retrouve peut-être pour un éternel chant de bonheur...

Pierre Lang

L'orang-outang intellectuel

L'intellectuel de la «bande des trois», c'est l'orang-outang. Il surpasse, en intelligence, le chimpanzé et le gorille. «Imitateur et farceur, il pense et il réfléchit.» C'est ce qu'affirme une psychologue canadienne, le professeur Anne Russon, de l'Université de Montréal, en parlant de «l'homme des bois» qu'elle a rencontré à Bornéo. Les Malais l'appellent d'ailleurs orang (homme) hutan (forêt).

Anne Russon l'a vu faire la lessive à la rivière, installer un hamac entre deux arbres, prendre un canot pour traverser un cours d'eau et même... faire du feu en introduisant une torche dans un pot plein de kérosène. L'imitation étant la base de l'apprentissage, Anne Russon en déduit que l'orang-outang conserve une image mentale des événements qui se produisent devant lui. Il a donc une vie intellectuelle, une intelligence.

Qualifié de «génie de la mécanique», il est capable d'enchaîner vingt-sept opérations différentes. «Devant une difficulté, dit Anne Russon, il réfléchit, parfois très longtemps, et propose une réponse. Une seule, la bonne.» L'un de ces «hommes des bois», du nom de Chantak, a appris le langage des sourds-muets. Une certaine Dai-Dai, élevée dans une famille très pauvre de Taïwan, s'exprime à l'aide d'une trentaine de gestes et comprend le chinois...

Protégez-les pour dauphins. – Une biologiste américaine, Rachel Smolker, a vu dans la Baie des Requins, en Australie, cinq femelles dauphins transporter des éponges au bout de leur rostre. Il s'agit d'une protection permettant à ces petites malignes de ne pas érafler leur «nez» contre les roches ou les oursins, quand elles cherchent leur nourriture.

Renée Van de Putte